

## L'arche de Néo

Le désert-océan, immense, toujours en mouvement, sans cesse hanté par le vent, fouetté régulièrement par d'épouvantables tempêtes, puis apaisé, sans plus de cicatrices que les traces d'un nouveau naufrage, des restes éparpillés par milliers et flottant au gré des courants. Souffle profond et originel bercé par la houle qui ne cesse jamais d'onduler la surface alourdie de débris. Le désert-océan et sa rumeur lancinante, les hurlements du vent, ses caresses et ce bruit de fond incessant de l'immensité liquide qui roule sur elle-même. Un monde où dérivent des gens et qui ressemblerait aux lendemains d'une gigantesque catastrophe.

Les survivants s'étaient organisés à force. Ils vivaient ainsi depuis le Déluge ; menant cette existence de naufragés ballottés par les éléments ; leurs constructions flottantes régulièrement dévastées par les cyclones, saccagées par les pillages d'autres clans ou décimées par les épidémies. Ils consolidaient sans cesse, réparaient après chaque tempête ou bataille, circulant sur leurs barges avec cette aisance incroyable des êtres qui n'ont jamais connu que le tangage et le roulis. Il y avait toujours à faire sur une embarcation, de l'entretien courant à l'urgence d'une voie d'eau à colmater. Parce que le désert-océan ne tolère aucun relâchement. Parce que les embarcations et les corps, la vie et les esprits subissent des tensions permanentes. Parce que l'eau s'insinue partout et détruit tout.

L'existence des Naufragés se traînait au rythme désespérément lent des dérives, univers écrasé par l'immensité océane, les tempêtes monumentales, l'horizon inaccessible, la Terre comme un mot, une légende, un paradis perdu, un rêve inaccessible qui se raconte le soir autour d'un brasero. Durant leurs journées les survivants n'avaient pas trop le temps de penser, trop accaparés par des problèmes concrets : construire, consolider, rafistoler, attendre que la tempête passe, attendre parfois pendant des jours. Existence cadencée aussi par les fêtes et les cérémonies où l'on célébrait l'achèvement d'une nouvelle barge, les réparations terminées, la sortie d'un ouragan, la victoire sur un autre clan, des retrouvailles avec des parents perdus lors d'un précédent cyclone ou enlevés par des rivaux ou des pillards, la joie d'une naissance ou d'un mariage, les cérémonies d'initiation des jeunes gens.

L'accumulation des nuages figurant celle des jours, le ciel bouché figurant l'enfermement, les courants comme une parodie du destin, les naufragés avaient formé des clans au hasard de leur errance et ils affrontaient le déferlement des éléments avec une force mentale peu commune, mélange de rage de vivre et de résignation, sagesse dure, polie par la rudesse des conditions.

Les tempêtes ressemblaient à des tentatives désespérées de rééquilibrer ce monde incessamment mouvant. Des tentatives à chaque fois avortées malgré leur violence phénoménale. Le passage du typhon qui saccage tout, ou bien le passage du clan dans le cyclone, la collision brutale et la table rase à la sortie de ce déferlement, la surface furieuse qui redevient plaine après avoir été montagnes et gouffres ; repartir ensuite de zéro, relier les restes dispersés, retrouver, réparer de nouveau, ressouder, améliorer, consolider, agrandir et ainsi jusqu'au dernier soir, travailler, chanter et boire, faire l'amour au gré des

rencontres dans cette existence où l'on ne construit jamais rien de durable ; même les enfants qui donneront à leur tour des enfants et peuvent disparaître à chaque instant dans cette énorme errance où l'on est condamné à vivre et seulement à cela, mais totalement, dans l'instant présent et non dans les chimères, où toute fuite est impossible, à peine pensable, parce que l'existence elle-même est fuite, dérive inlassable, ou bien il s'agit de glisser dans la mer la nuit venue, de contempler une dernière fois le ciel d'encre constellé de diamants vivants, puis résolument de se jeter à l'eau et de nager, nager, ou bien plonger, jusqu'à rejoindre les rives de l'autre monde, au terme d'un long voyage, malgré les soubresauts d'un corps qui refuse de mourir, malgré la révolte d'une conscience, malgré la peur surtout, malgré cet instinct élaboré depuis le fond des âges et qui soudain prend les commandes de votre corps, malgré les dauphins, alliés de toujours, mais aussi les orques du clan, les baleines et tous ces peuples de la mer qui ont une âme presque humaine. Nager jusqu'à l'épuisement et se laisser ensevelir dans le tombeau infini et anonyme de l'océan, sous son couvercle sans couvercle, dans son cimetière sans tombes, sur ses chemins sans chemins, retour à la matrice originelle, une fois épuisées toutes les ressources qui donnaient à l'être la force de survivre et l'illusion d'exister.

Loo ne connaissait de la vie que l'inlassable dérive des Naufragés, peuple aux origines obscures. Certains disaient que leurs ancêtres étaient des habitants du continent-source ayant fui l'atmosphère infernale qui s'y répandait. D'autres affirmaient que les Naufragés existaient depuis toujours, survivants dérivant des mille et un naufrages annuels et ayant constitué, à force de hasard et de ténacité, un peuple de ce ramassis épars, une entité soudée par la chance immense d'avoir survécu. Petit à petit des clans étaient apparus. La vie avait tenu, une sorte d'errance

d'abord subie puis voulue, une culture commune qui se serait élaborée au fil du temps, mélange de pulsions primaires et de savoir-faire étonnant.

Un autre courant de pensée évoquait une fondation légendaire des Naufragés, tandis que certains se contentaient d'avancer l'idée que cette nation, étant donné sa diversité, n'était qu'une fiction, une appellation générique désignant tous ceux qui menaient une vie de naufragé, quelle que soit l'origine de leur dérive.

Une ultime légende évoquait le temps ; son travail d'usure ; le temps inexorable, si léger et si lourd, l'incalculable accumulation des jours, des mois, des années, des générations. Il fut une fois une jeune naufragée enceinte. Celle-ci survécut, accoucha, dérivait longtemps, finit par atterrir sur une barge, s'installa dans sa dérive, recueillit d'autres naufragés, eut de nouveaux enfants. Elle s'appelait Nausika. Certains la considèrent l'ancêtre de tous les naufragés. Le patient labeur des hommes avait fait le reste, leur instinct de survie, ce besoin grégaire de se rassembler en une sorte de famille ; pour mieux se défendre. Comme par miracle ou par magie, le martèlement des éléments sur l'enclume grise des eaux avait forgé un peuple nouveau, un alliage exemplaire que chaque coup rendait plus fort tout en éparpillant des corps et des mémoires comme autant de gerbes de lumière et de copeaux de matière. Le temps infatigable avait forgé autant de lames et de pointes que de naufragés, des êtres-armes trempés en permanence au cœur des éléments, aiguisés par les vents inlassables, prêts chacun à tuer ou à rançonner. Le peuple Naufragé était un peuple de pillards. A force il était devenu mythe. Ses clans s'étaient répandus sur tous les océans, avaient colonisé tous les courants qui sont les rivières des mers et avaient transformé les premières dérives impuissantes et hasardeuses en savantes

et subtiles navigations utilisant au mieux ces chemins invisibles à un œil non exercé. Pourtant les indices étaient nombreux : il n'y avait qu'à suivre la navigation des grands cétacés toujours en quête de nourriture, repérer la coloration de l'eau qui donnait sa température, les bancs de poissons associés au plancton, le sens de la dérive des innombrables objets flottant à la surface, la forme des vagues alourdis de débris, leur géométrie avec le vent...

A force ils avaient dressé une autre cartographie, pas celle des côtes du continent-source mythique et de toute façon interdit si quelqu'un le trouvait, ni même celle des fonds marins si traîtres aux abords des archipels, mais celle plus subtile, très secrète, des grandes étendues grises, bleues ou vertes, argentées, dorées ou sanglantes, déserts liquides à la géographie compliquée, alliée au ciel et à la météo. L'inventaire du désert-océan sillonné depuis des générations, quadrillé, avec ses zones de montagnes/tempêtes chroniques et ses zones de plaines/calmes habituels, ses zones chaudes et froides, ses zones désertiques et ses zones fréquentées. Le peuple Naufragé allait son errance hétéroclite au gré de ces chemins invisibles, voies aux noms étranges, mélange surprenant de sens pratique et poétique : Le Gulf pour la voie des hydrocarbures, le Gold-One pour celle des échanges, le Norouest pour le contournement par le nord, le Zénithal pour la large bande équatoriale sans vent, le Capricorne et le Cancer pour les deux voies inversées des tropiques... sans parler des zones de gisements : fer, plastique, bois, boulettes de pétrole... selon les différentes sortes d'accumulations de déchets dérivant entre deux eaux, longtemps considérés comme des dangers avant la construction des plates-formes géantes.

Les grands courants naissaient des échanges de chaleur et de pression entre les différents niveaux de la mer, eux-

mêmes consécutifs à la météo et à cette bonne vieille rotation terrestre autour de son axe désaxé. Planète captive de son dieu d'énergie, soleil qui brûle les yeux de ceux qui ne savent pas l'océan, ou qui l'ont trop regardé, parce que la lumière éparpillée en milliers de scintillements sur la surface mouvante est un trésor vénéneux, ensorcelant, qui fascine, hypnotise, éblouit et détruit, bien que les anciens prétendent le contraire.

Les anciens du clan restaient attachés à leurs croyances d'un autre âge, des croyances qui affirmaient par exemple que les naufragés descendaient d'un peuple de feu. L'astre faisait pousser leurs algues, leurs légumes et leurs fruits dans leurs serres délabrées, puantes, ballottées et pourries. Il leur apportait chaque matin l'espoir d'un jour nouveau où certains prétendaient avoir aperçu aux dates cycliques, la fameuse terre, les promontoires du continent-source maudit et stérile, d'où aucun naufragé n'était jamais revenu, territoires hantés par des créatures monstrueuses ; enfin c'était ce que disait la légende.

Loo avait été recueilli sur la plate-forme d'Erande le Bossu, chef du clan des Trakers. Loo n'était pas seul. On le repêcha en compagnie de Roo. Tels deux frères, ils étaient accrochés à une poutre qui représentait tout ce qui restait de leur canot. Leur sauvetage avait été salué comme un événement extraordinaire et fêté en conséquence par une bamboula homérique. Loo avait des yeux bridés et jaunes ce que les membres du clan interprétèrent comme un signe favorable car la majorité d'entre eux avait également les yeux jaunes, couleur rarissime en dehors de leur clan. C'était à son regard qu'il devait son nom expliqua-t-il plus tard. C'est quoi un « lou » ? demandèrent les autres enfants

— Un loup est une sorte de chien répondit le vieux Néo, celui qui savait les réponses et enseignait aux

enfants. Quant à Roo, il s'avéra bègue et communiquait principalement par gestes avec son ami.

Loo et Roo grandirent dans la tendresse de Léa et sous la rudesse d'Erande son compagnon qui assumait la lourde tâche de mener le clan. Mais ils avaient surtout poussé dans la liberté des enfants du clan, circulant avec une habileté peu commune sur les barges et les plates-formes, parmi le fatras des poutrelles et des câbles, capables de courir et de sauter malgré le tangage et le roulis. Plongeant et nageant comme tous les autres enfants de Naufragés. Roo surpassait régulièrement Loo dans ce genre d'exercices. Si mal à l'aise pour parler mais tellement gracieux avec son corps pensait souvent Léa qui le couvait du regard. Les deux enfants étaient beaux et harmonieux parmi tous les bossus, estropiés et contrefaits du clan. Une malédiction murmurait-on, un mal qui provenait du grand Déluge et du continent-source qui distillait son venin dans le désert-océan. Une terre, la seule, devenue maudite et interdite depuis ; un mal qui frappait les femmes enceintes et donnait tant de fausses couches et d'enfants difformes.

La barge d'Erande le Bossu était l'une des plus monumentales du monde connu. Elle reposait sur trois énormes coques qui servaient de soutes dans les niveaux inférieurs et de cabines dans les étages supérieurs. Elle était née de la réunion de trois bateaux en un seul. Le travail avait mobilisé une génération entière, sacrifiée à cette œuvre titanesque : atteler, consolider et aménager trois gros cargos en une gigantesque plate-forme carrée de deux cents mètres de côté qui surplombait les flots de trente-cinq mètres environ à hauteur de son principal donjon. Une structure capable de résister aux pires déchaînements et d'abriter tout le clan. Chaque coque était double. Les rebords extérieurs de la plate-forme étaient entièrement protégés d'énormes boudins de caoutchouc et

de parapets de fer qui pouvaient se déplier en éperons impressionnants, largement dissuasifs pour toute embarcation hostile. L'ancestrale structure de métal avait jadis porté trois noms, ceux des trois bateaux mères accolés : « South Pacific Boat – Stella Nera – Titan of the See » avant de s'appeler par restriction "SS-Titan". Mais lorsqu'une vigie décrivait l'étendard du clan des Trakers, un cercle rouge sur fond blanc affublé de cornes vers le haut et de jambes stylisées vers le bas, les sourires disparaissaient immédiatement, à moins qu'il ne s'agisse d'un clan allié. Ce dessin qui figurait un membre du clan, il pouvait laisser penser à un pauvre soleil.

La principale occupation d'une journée tranquille consistait à entretenir la vaste construction métallique sans cesse guettée par la rouille, envahie par la moisissure, rongée par le sel, tordue ou arrachée après chaque déferlement des éléments. Une barge moyenne était généralement conçue sur le modèle catamaran, seules les plus grandes reposaient sur trois coques. Mais les tensions que subissaient les bras-passerelles étaient énormes ; ça grinçait terriblement et les membres du clan n'avaient de cesse de réparer et de renforcer cette faiblesse qui menaçait d'anéantir un jour toute la structure. Pour le grand défi, le combat légendaire, le moment où le SS-Titan affronterait la vague tueuse, le rouleau monstrueux qui était capable d'engloutir les plus grandes barges et de les briser net d'un coup, tel un gigantesque coup de marteau sur l'enclume des flots. Oui la réponse gisait dans cette vague mythique qui se cachait dans la houle et attendait son heure pour se lever, s'élancer plus vite, chevaucher une autre vague, s'unir à elle, grossir, grossir encore jusqu'à la démesure, jusqu'à devenir un gigantesque mur d'eau qui retombait dans le vide le plus souvent, qui engloutissait tout, le jour où l'on croisait sa route. Oui la réponse tomberait bien assez tôt, peut être

demain ou peut être jamais ; affronter la vague et surtout y survivre, après, paraît-il, on ne voyait plus rien de la même façon.

Les corvées quotidiennes étaient considérées comme un acte sacré. La vie de tous les occupants dépendait du soin apporté à la plate-forme. A force, avec le temps, l'accumulation des pérégrinations, certaines barges étaient devenues de véritables monuments flottants, palais-fortifiés ou palais-temples ; simple structure traînant sa légende d'exploits en miracles, de héros en drames, de prophéties en disparitions, splendeur surchargée d'ornements, alourdie de richesses, bourrée de mécanismes ingénieux mais aussi d'armes et de munitions, de vivres, et surtout, de pièces de rechanges, denrées rares par excellence, remplies d'outils, de vivres, d'énergie, de livres, d'autres naufragés. Le vieil Erande avait assez de puissance pour être respecté. Son clan possédait plus de cent barges, un grand troupeau de baleines gardé par une redoutable meute d'orques ainsi que plusieurs bandes de dauphins. Lorsque le chef décidait de changer de rail (c'était le nom commun donné aux courants mineurs – ceux qui ne portaient pas de nom), on assistait alors à un ballet fabuleux, l'attelage des grands cétacés aux barges et à la plate-forme centrale, pour les sortir de leur route et les amener jusqu'à la nouvelle dérive. Pour cela on faisait appel aux maîtres de musiques, seuls capables de parler aux baleines avec leurs instruments qui résonnaient dans l'eau.

Il y avait d'abord les Salutations, puis venait le chant des Implorations où les hommes demandaient de l'aide aux animaux géants. Il fallait attendre la réponse, sous forme de chants bien sûr, puis de rassemblement des mastodontes devant la barge choisie et selon un ordre immuable, les plus anciens encadrant les plus jeunes.

Alors seulement, les naufragés pouvaient passer les énormes harnais aux baleines. Déployés par des grues, tirés par les orques, l'équipement était amené jusqu'aux grands cétacés. Les jogs ressemblaient à d'énormes bouées gonflées et colorées que les baleines s'amusaient à pousser en y enfilant leur gueule béante. Pour que l'opération se déroule sans risque et surtout sans blessures, les naufragés enduisaient chaque bouée d'une bonne couche de graisse. Puis, lorsque chaque mammifère était harnaché, l'immense attelage se mettait en branle, tendant les énormes câbles sur des kilomètres. La traction durait rarement plus d'une heure, au-delà les cétacés s'asphyxiaient et d'eux-mêmes, ils cessaient alors de tirer et se retiraient. Mais parfois ils restaient coincés. Alors les naufragés devaient dételé les baleines en grim pant sur les bouées pour les dégonfler. Un exercice délicat et toujours salué par des vivats.

Ainsi allait la vie du clan des Trakers avec la plate-forme centrale, les barges reliées et les troupeaux de cétacés, enfermés dans le cycle immuable des jours, celui des tempêtes, celui des mariages et celui des guerres, celui des naissances et celui des deuils. Mais toujours cela se terminait par une fête parce que chacun savait qu'il pouvait mourir demain, la vie était bien trop précaire, trop instable, trop dure.

Le vieux Néo avait été séparé de sa compagne et de son fils par un cyclone. Depuis il ignorait le destin de ceux qui avait partagé son existence durant tant d'années. C'était au moment où le clan construisait la plate-forme, dans ces temps difficiles où chaque grosse tempête égarait une barge, où on en retrouvait d'autres, où les tribus de Naufragés se constituaient comme ça, au hasard des éparpillements et des regroupements, chaque typhon redistribuant les cartes des gènes et des destins. Il ne fallait